

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 2

Artikel: Pas d'accou
Autor: A.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201894>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

arein se forma entre Jaman et le village fri-bourgeois d'Allières. Dans sa course désastreuse, il enleva de gros sapins, une douzaine de chalets, passa sur le cabaret d'Allières; il scia la maison sur le rez-de-chaussée et enleva l'étage supérieur; les habitants, qui se trouvaient tous au plainpied, en furent quittes pour la peur et la perte de l'étage.

(L'arein, ou avalanche de neige en poussière, se forme quand les montagnes, couvertes d'une neige fortement durcie par la gelée, viennent à recevoir une nouvelle neige sèche qui ne peut faire corps avec la première. Survient-il un vent violent, il s'empare de cette neige légère et la fait glisser sur les pentes roides en un tourbillon auquel rien ne résiste).

Un « ancien député » — du moins, signe-t-il ainsi — nous adresse les vers suivants. Nos députés actuels, qui se réuniront lundi au chef-lieu, auront sans doute plaisir à les lire au cours de la séance. Ils le pourront sans crainte de se compromettre, car le *Conteur* n'est pas un « journal de parti ».

Grand Conseil du canton de Vaud.

Séance du 2 décembre 1904.

Tandis qu'à la Cité le lourd battant s'ébranle,
Et que l'airain puissant gravement retentit,
Surpris à son dîner, le député de Brenle
Quitte aussitôt l'hôtel et, fier, se ressaisit.
Chatouillé par l'écho de *Mari-Madeleine*,
Il pense à son mandat, au Corps législatif,
Chemine à pas comptés, caresse sa bedaine,
Car son fauteuil l'attend, là-haut, c'est positif.
Et doucement bercé par le don-don sonore,
Emboîte le sentier qui mène au Grand Conseil.
Satisfait de lui-même, et pour que nul n'ignore
Le physique et l'emploi du citoyen Bouteil,
Vers le beffroi vibrant il dirige la tête,
Puis jette dans l'espace un regard triomphant;
Fait encor quelques pas, hésite, enfin s'arrête.
Quant survient un collègue, il prend l'air bon enfant.
On atteint la Cité. Les voici dans la salle.
En attendant son tour pour répondre à l'appel,
Ne goûtant qu'à demi l'orateur qui s'emballa,
Il s'installe aussi loin du *groupe du soleil*
Que des représentants de l'ancienne *temère*.
Par simple contenance, il tient un imprimé,
Sans doute les motifs de quelque loi future.
Il fait chaud, et Bouteil n'est point accoutumé
A pareille atmosphère. Il ouvre la *Tribune*.
(Le journal de parti se lit à la maison.)
Sous son air affairé, ne pense qu'à la lune!
Bientôt il tend la feuille à son ami Bizon.
On voit qu'il est à bout; mais le débat commence,
Il ne pourrait sortir sans être remarqué.
Pendant qu'il se défend contre la somnolence,
L'un prononce un discours, aride, alambiqué;
Un deuxième présente un nouveau point de vue;
Déjà trois députés, las, se sont endormis.
Le murmure grandit; on se croit à la rue.
Après délibéré, on passe au vote: *admis*.
Soudain le ciel se voile en proflant une ombre,
Bouteil ferme les yeux, s'oubliait à son tour.
Mais, dans son cerveau, se poursuit sans encombre
L'acte auquel, bien qu'absent, il assiste toujours.
Son souffle régulier, son visage immobile,
Le mettent à l'abri des regards malicieus.
Sa pensée est à l'œuvre et va son train tranquille,
De ci, de là, s'envole et voyage en tous lieux.
Mais voici qu'en rêvant il a pris la parole:

« Ce n'est point par plaisir, car je suis peu causeur,
Votant la motion de mon ami Dubolle
Je veux tendre la main aux gens dans le malheur.
Oui, messieurs, secourons la petite ouvrière;
Donnons-lui le repos qu'exige sa santé!

Soulaçons l'apprenti, l'enfant, la sommelière;
Invoquons le progrès, la solidarité!
Unissons nos efforts, pour que bientôt on puisse
Réaliser enfin de si modestes vœux;
Qu'on ne rencontre plus, dans notre chère Suisse,
Un seul homme impotent, un seul nécessiteux! »

Pendant qu'ainsi parlait en louable carrière
Notre bel endormi, on soumettait aux voix
Justement cette loi protégeant l'ouvrière;

Présentée à nouveau, on comptait, cette fois,
La voir sortir enfin vainqueur de la bataille.
On avait discuté, parlé longtemps. [vaillè!
Ce qu'on veut on l'obtient, pour peu qu'on y tra-
Il fallait aboutir. Certes il était bien temps!
Quand la présidence eut averti l'assemblée
Qu'on allait procéder à l'appel nominal,
Le silence troublé se rétablit d'emblée,
Car il devait servir de contrôle final.
C'était assez clair; nul ne pouvait s'y méprendre:
Oui, pour les partisans; pour les rejetants: *Non*.
Tous avaient réfléchi sur l'attitude à prendre,
Chacun se prononçait à l'appel de son nom.

Bouteil ouvre les yeux, questionne et se renseigne.
Appelé, il répond: *Non*, et dit au voisin:
« Ce n'est pas le moment que je change d'enseigne!
N'êtes-vous pas d'accord qu'on va beaucoup trop
[loin ?

Bouteil est généreux; ce n'est pas un mensonge?
Car il l'est, oui vraiment, mais il ne l'est qu'en
[songe!

Un ancien député.

Dans les prix doux. — « Que pourrais-je
bien donner à ma fiancée pour sa fête! » se deman-
de Jacques Peignette.

— Fais-lui demander adroitement ce qui lui
ferait plaisir, lui suggère un de ses amis.

— Ce qui lui ferait plaisir?... Je veux bien,
mais ma bourse ne me permet pas d'aller jus-
qu'à-là.

Réflexions d'un vieux ma-
ri: « Quand j'étais fiancé, c'est
moi qui parlais et c'est ma fu-
ture qui écoutait. Dans les pre-
mières années de notre union,
ma femme parlait et moi j'écou-
tais. Maintenant, nous parlons
tous les deux à la fois, sans nous
écouter, et ceux qui prêtent l'o-
reille ce sont les voisins.



Une curieuse histoire.

La Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

II.

Il y avoit dans ce tems là à la Saraz un jeune homme,
nommé Olivier, à peu près de l'âge de Cugny, fils du
Notable du lieu, qui, bien que d'un état au-dessus
du sien, vivoit familièrement avec lui, étoit son cama-
rade, son ami; les ames d'une certaine trempe s'appar-
tiennent toutes. Cet Olivier, après son départ, le
perdit de vue, et quelque tems après entra au service
de l'Empereur, où ensuite il fut fait officier, quoi-
qu'étranger, sans autre recommandation que celle
de son mérite. Etant revenu quelques années après
en semestre chez son père, il eut une affaire d'hon-
neur avec d'Asperlin de Raren, fils du Seigneur de
Bavois. Celui-ci, enflé de sa naissance, comme si
elle eût été le fruit de ses travaux ou la récom-
pense de son mérite, eut avec Olivier en compagnie
des airs de hauteur et des tons déplacés dans une
occasion où il n'étoit question ni de rang ni de pré-
sénce. Le sot orgueil fut puni; Olivier appella d'As-
perlin en duel et le tua. Pour se soustraire à la rigueur
des loix, il retourna à son régiment, où par ses talens
et sa bonne conduite il fit son chemin; il en étoit
Major au siège de Bude, où étoit ce régiment, qui
appartenoit alors à ce Prince Louis de Baden, si connu
dans l'histoire de ce tems là.

L'armée Impériale étant rassemblée aux environs
de Bude, le 18 Juin la place fut investie, et les tra-
vaux du siège commencerent avec une activité et
un courage digne des Généraux qui y commandoient.
C'étoit Charles, Duc de Lorraine, aussi célèbre par
ses malheurs que fameux par ses victoires. Il avoit
sous lui le Duc de Bavière, et ce même Prince Louis
de Baden dont je viens de parler; deux des premiers
Généraux de l'Europe. Ils pousserent leurs travaux
avec tant de rapidité que le 13 Juillet ils firent donner
un assaut où ils furent repoussés par la vigilance
et les ressources d'Apti Bacha.

Cet échec semblant leur donner de nouvelles for-
ces, le 23 ils le firent sommer de se rendre: le Comte
de Königsegg, Aide de Camp Général de l'armée fut
envoyé au Gouverneur avec une lettre du Duc de
Lorraine, un interprète et un tambour. Après avoir
convenu d'une suspension d'armes de deux heures,
les Turcs vinrent au-devant de lui et reçurent la lettre
qu'ils portèrent à leur Commandant, et rapportèrent
sa réponse enveloppée dans un morceau d'écarlatte,
signe de la résolution où il étoit de se défendre jus-
qu'à la dernière extrémité.

Cette lettre très courte étoit d'un stile à ne pas lais-
ser de doute sur l'emblème de l'enveloppe; elle étoit
écrite en François, ce qui fit présumer que le Bacha
étoit de cette nation.

Il étoit d'autant plus animé à prendre cette réso-
lution désespérée que deux années auparavant son
prédécesseur avoit fait lever le même siège à ce même
Duc de Lorraine, qui venoit impérieusement le som-
mer de se rendre. Après un tel exemple il auroit cru
se déshonorer; il n'y avoit pour lui plus de milieu
entre la mort et la victoire, dans un moment si décisif,
c'est le terme de l'ambition des héros.

Cette réponse hautaine hâta les travaux du siège;
et le Grand-Vizir, qui étoit à la tête d'une armée
d'observation, qu'on a dit n'avoir été forte que de
trente mille hommes, voyant la place pressée sortit
de son camp le 14 Aout, et parut en bataille. Le Duc
Charles marcha à lui et le défit.

Enfin le 2 Septembre la brèche étant praticable, il
fut arrêté dans un conseil de guerre qu'on donne-
roit l'assaut général le lendemain, mais qu'après
avoir on enverroient au Bacha un homme de confiance
pour lui offrir, avec une capitulation honorable, tout
ce qui pourroit le tenter, en lui faisant voir que dans
l'état des choses, la place seroit infailliblement empor-
tée, lui et sa garnison passée au fil de l'épée, et la
ville exposée à toutes les calamités d'une place prise
d'assaut; et comme on le croyoit François, on con-
vint de s'informer s'il n'y avoit point à l'armée un
Officier de sa nation à qui on pût confier en toute
sûreté cette commission importante.

Le Prince Louis de Baden proposa Olivier, Major
de son régiment, qui parloit bien François, sur qui
d'ailleurs on pourroit se reposer avec une entière
confiance; il fut accepté. Le point essentiel de sa
commission fut, de faire entendre de parler au Bacha
sans témoin, et de l'engager sous l'assurance des
plus fortes récompenses à capituler; le reste fut remis
à sa dextérité et à son intelligence. Tous les autres
arrangemens pris d'ailleurs le Major partit, suivi d'un
ami Officier de l'armée, d'un truchement en cas de
besoin, et d'un tambour. Il fut introduit dans la place
et admis à l'audience du Bacha qu'il trouva lui tri-
sème.

Olivier bien éloigné de reconnoître sous ce turban
et à cette place son ancien camarade Cugny, le gar-
deur de chèvres de la Saraz, lui fit sa proposition
avec autant de fermeté que de ménagement et de
décence, et sans se douter de rien demanda au Bacha
sa réponse.

Celui-ci qui, à chaque mot que lui avoit dit Olivier,
s'étoit remis sa physionomie, rappellé son ton de voix
et tous ses traits, qui font qu'on reconnoît à ne pas
s'y méprendre ceux qu'on a autrefois beaucoup con-
nus, eut peine à se contenir, et pour toute réponse
dit à Olivier en patois, dialecte de leur pays, qu'ils
parloient dans leur jeunesse: *Faretiri lé dzeins,*
fari reteri lé min. Il prononça ces mots fort vite
pour ne pas être découvert; et l'autre qui ne les avoit
pas compris, croyant qu'il parloit Turc, en demanda
l'explication à son Truchement, qui répondit qu'il
ne le comprenoit pas; sur quoi le Bacha reprit grave-
ment et plus lentement ce même langage: *Te dio,*
faretiri lé dzeins, fari reteri lé min. A cette fois Oli-
vier frappé reconnut Cugny, et sans paroître ému, or-
donna à sa suite de se retirer; Cugny en fit de même.

(A suivre.)

Pas d'accou.

Melo dai Pariaudès et Julo, son vesin, n'i-
ran pas sovint d'accou.

Onna veilla de la senannà passà sè trovà-
van ti lé dou pè la pinta. Melo bèvessai on
demi vilhò et Julo traì dè novi.

Quand su intrà, bataillivant dza fermo; l'i-
ran su lo chapitre dai meràclliu.

* Fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens.
** Je te dis, fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens.

Melo desai que dein lo teimps lè dzeins l'éταν rudo bite dé crairè à toté cliiàd gandoisès.

Julo solegnai lo contréro.

Quand l'an zu distiutà fermo on momeint, Melo dai Pariaudès fà à Julo :

— Ora l'é bon. te ne mè faret jamé à crairè, té, Julo, que Jonà l'aussè pu restà trai dzo dein lo veintro d'on pesson sin lai crèvà. Lo crai-tou, te, pire ?

— Bin su que lo crayo et que pu mimamint té lo provà tot lo drai. Quien adzo as-tou ?

— Ié cinquantè-cin ans. Quiet cin praòvè-te ?

— Cin praòvè, lai fà Julo, que lai a cinquantè-cin ans que t'i dein la pi d'onna bite et que te ne vaò pas craire que Jonà aussè pu lai restà trai dzo !

Cilia rémotcha a débati Melo dai Pariaudès et l'a rébatzi Melo dai Meràclio. A. C.

Offres de services. — Un de nos abonnés de la campagne nous communique la lettre suivante, qu'il a reçue dernièrement, en réponse à un avis inséré dans les journaux.

*, * *, le 1904.

Monsieur,

« Comme je savais lire dans le journal, vous engagez un jeune homme. Je voudrais partir bientôt et je n'ai pas encore une place, j'ai besoin à partir à Noël. Je ne sais pas encore très bien traîner, parce que je pouvais jamais exercer ça presque une année, mais jusqu'à une semaine, c'est sûr que je sais bien ça. J'ai fréquenté deux ans l'école primaire à * * * et je suis déjà presque six mois à * * * chez un paysan que je sais bien parler et écrire aussi. Mais que vous saviez, je ne sais pas rester encore une année chez vous, encore jusqu'à mois de juin ou juillet. Tous les autres ouvrages je sais faire bien. Je préfère à entrer chez vous le 15 décembre, si possible pas avant. Vous me voulez écrire de ça et aus quelle âge vous avez.

« Les meilleures salutations. »

Le triomphe du féminisme. — Mesdames, qui rêvez la conquête du monde, commencez par celle de vos maris. Pour cela, armez-vous d'un moule en terre à cuire. Après en avoir beurré le fond et le tour, garnissez-le de croûtons frits taillés de façon qu'après la cuisson, ils forment un second moule. Remplissez de marmelade de pommes et recouvrez entièrement de morceaux de mie de pain. Mettez sur un feu doux, ayant eu soin de placer sur votre moule un couvercle avec du feu. Laissez cuire pendant une demi-heure, renversez sur un plat et servez à votre seigneur et maître. S'il ne fait pas aussitôt sa soumission, c'est assurément qu'il a bien mauvais caractère.

Si quelqu'une de nos aimables lectrices connaît une meilleure recette pour préparer la *Charlotte*, nous lui serons reconnaissants de vouloir bien nous en faire part.

Genevois et Vaudois.

Nous relevons les considérations suivantes dans *La Presse*, de Genève. Mettez, n'est-ce pas, qu'il ne s'agisse ni du *Conteur*, ni de son *Almanach* :

Nous avons sous les yeux l'almanach du *Conteur vaudois* pour 1905. Il est bien illustré et bien écrit.

Nous excellents voisins et amis du canton de Vaud se plaignent parfois d'être blagués par les Genevois. Ils nous rendent bien d'ailleurs la pareille. Cela n'a pas d'importance pourvu que, de part et d'autre, on y apporte beaucoup de bonne humeur et un peu d'esprit. Mais nous savons bien que le peuple vaudois est bon, simple, attaché aux traditions et au langage du terroir, profondément patriote et

honnête. Les publications du *Conteur* rendent admirablement les traits du caractère vaudois, et font revivre, avec un rare sentiment d'expression, les choses et les habitudes du passé.

Nous regrettons sincèrement qu'il n'existe aucune publication de ce genre à Genève. Envahis par une foule cosmopolite, serions-nous à la veille de perdre ce qui fait notre originalité ? Déjà, le patois genevois n'est plus qu'un souvenir. La vie est si courte et si intense que nous n'avons plus le temps ni l'occasion d'entendre raconter les histoires d'autrefois et nos particularités locales, de nous remettre dans les souvenirs de la vie genevoise. En revanche, saturés que nous sommes de la littérature des grands quotidiens étrangers, nos campagnes de presse sont devenues, comme dans un pays voisin, violentes, injurieuses, personnelles. Comme il vaudrait mieux connaître la campagne genevoise ! Qui nous en contera l'histoire et le charme ?

De mieux en mieux. — Nous avons, cet hiver, une troupe de comédie qui, d'emblée, a conquis tous les suffrages. Il y a foule à chaque représentation. Nous aurons mieux encore, si possible, mardi soir. *Silvain*, du Théâtre français, nous donnera *Le Père Lebonnard*, comédie en 4 actes de J. Aicard.

Cet artiste est merveilleusement servi par la nature : stature vigoureuse, voix virile et profonde, masque imprégné de la noblesse antique. *Silvain* est un maître dans l'art de dire ; il est un des artistes les plus fêtés du public et le professeur le plus recherché du Conservatoire.

M. *Silvain*, dit un chroniqueur, a fait du personnage de *Lebonnard* une des plus admirables créations dont un comédien puisse s'enorgueillir.

C'est donc pour mardi.

Trop conciliante.

Le juge de paix à une dame qui a la main un peu trop leste :

— Voyons, madame, puisque votre mari retire les propos qu'il a tenus sur votre compte, tâchez-vous de vous montrer conciliante, vous aussi.

— Eh bien, je lui exprime mes regrets des gifles que je lui ai données, je lui demande même pardon pour celles qu'il pourrait recevoir dans la suite.

L'œil n'y peut rien.

Nous extrayons d'une chronique du journal *Le Temps*, les intéressantes considérations que voici. Elles sont bien d'actualité :

Jamais l'imagerie n'a multiplié, comme aujourd'hui, ses produits ; jamais elle n'en a créé d'aussi jolis, d'aussi intéressants. Comparez aux très médiocres lithographies de votre enfance, les petites merveilles qui s'achètent à si bon compte dans toutes les papeteries, ou même qui sont distribuées gratis à titre de réclame. Regardez les affiches qui tapissent les murs des gares. Songez aux innombrables cartes postales illustrées.

Ne semble-t-il pas, qu'à force de regarder toutes ces images, les enfants devraient être beaucoup plus développés qu'autrefois ? Il leur suffit de feuilleter un album de cartes postales pour avoir comme une révélation précoce de l'univers. Comment la curiosité de l'esprit ne se développerait-elle pas, dans ces conditions ? La vue est, de tous nos sens, celui qui contribue le plus à l'éducation des facultés supérieures.

Eh bien, il n'y a pas du tout correspondance nécessaire entre ce développement du *visuelisme* et celui de l'intelligence. En fait, les enfants d'aujourd'hui ressemblent à ceux de tous les temps. Il en est qui surprennent parents, maîtres, amis, par la vivacité, la promptitude de la conception ou de l'expression. De ceux-là, il faut profiter pendant qu'ils sont tout jeunes, car rien ne prouve que ce bel élan se soutienne. L'effet inverse se produit également, tel enfant, qui ne marque guère, sera plus tard un homme de vrai mérite. Cela s'est toujours vu, et ce

ne sont pas les plus jolies images du monde qui y changeront rien.

Sans doute, il est possible que le sens artistique, sollicité de si bonne heure et si instamment, chez les enfants, se développe plus vite, ou qu'il soit plus répandu chez eux qu'autrefois. Mais l'intelligence proprement dite, la faculté de penser, d'avoir des idées, de les lier en jugements, cette faculté-là ne doit rien à l'imagerie, pour bien des motifs, dont le principal est que toute image est strictement individuelle, tandis que l'idée est générale. Si le nombre des images qui frappe la rétine contribuait au développement de l'intelligence, il suffirait de tourner avec assiduité un kaléidoscope, pour devenir un penseur.

Rendons-nous bien compte que l'âge des cartes postales illustrées et des affiches polychromes ne marquera pas nécessairement un progrès dans l'histoire de l'esprit humain. Il n'appartient ni au dessinateur ni au photographe de faire qu'il y ait plus d'hommes intelligents... Et c'est dommage, car, ouillés comme ils le sont, ils y réussiraient, si seulement ils y pouvaient quelque chose.

Nuance. — Un gendarme conduisait en prison un jeune homme qui avait volé.

— Tu vois, mon garçon, lui disait-il, où te mène ta mauvaise action. Tu vas être puni pour avoir pris le bien d'autrui.

— Pardon, monsieur le gendarme, ce n'est pas pour avoir pris que je vais être condamné, mais bien pour m'être laissé prendre.

Cambriolage. — Que pensez-vous des apéritifs ? demandait-on à un de nos vieux médecins.

— Rien de bon.

— Cependant, ils ouvrent l'appétit.

— Je ne dis pas non, mais je suis d'avis qu'il ne faut rien ouvrir avec de fausses clés.

Quator à trois. — Un musicien faisant partie d'un quatuor ambulante, jouant dans les rues, se fait arrêter, au moment de la quête, pour indécatesse. On le conduit au poste.

Comme il est porteur de la caisse, ses camarades se présentent, un moment après, au bureau de police :

— Bonchour, mossié, venons chercher camarade.

— Votre camarade est au violon.

— Non, mossié, pas violon, drompette.

— Je vous dis qu'il est en prison.

— Ah !... Alors, mossié, quand sortir camarade ?

— Dans deux mois, peut-être.

— Oh ! alors, nous pas attendre, ... c'est nous vorwartz.

Les deux dernières de l'Aiglon, le grand succès actuel du Théâtre de Lausanne, auront lieu irrévocablement demain, dimanche, en matinée et le soir.

Jeudi prochain, quatrième soirée de gala. Autre succès ; succès de rire, cette fois : *La gueule du loup*, pièce en 3 actes de Hennequin et Paul Bilhaud.

Après les gros, les petits. — Aux éléphants-acrobates de M. Oxford succéderont, cette semaine, au Kursaal, les *Lyllis*, acrobates-miniatures. On y verra aussi les *trois Daftis*, l'effroi des spectateurs, dans leur production terrifiante : *Le Cercle de la Mort*. A côté de cela, une foule d'attractions aussi variées qu'intéressantes.

Douleurs et rhumatismes

sont guéris rapidement par l'emploi de l'emplâtre Alcock, le véritable emplâtre américain, connu depuis plus de 60 ans. *Refusez les imitations.* Demandez dans toutes les pharmacies l'emplâtre Alcock. Les qualités réchauffantes de cet emplâtre, sans flanelle ni ouate, ne sont dépassées par aucun produit analogue.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. Imprimerie Guilloud-Howard.